

## Vers une mémoire de l'homme

Fernand Dumont

Number 40, December 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57213ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Dumont, F. (1980). Vers une mémoire de l'homme. *Québec français*, (40), 66–67.

## vers une mémoire de l'homme

# Fernand Dumont

« La société comme l'homme lui-même sont des êtres du possible ». Cette phrase de Fernand Dumont traduit bien l'intense foi en l'homme, d'ici et de partout, qui a toujours animé le sociologue, l'essayiste, le chercheur et le poète Fernand Dumont. Toute son œuvre et son action témoignent, par ses écrits et dans sa vie, de sa longue remontée dans la distance et la mémoire vers un lieu de vivre et une ferveur d'exister. Dans ses écrits, Fernand Dumont s'est imposé internationalement: son dernier livre paru, *les Idéologies*, aux Presses universitaires de France, en fait preuve. De son souci constant aussi de définir et situer l'action humaine. C'est pourquoi, dans sa vie, Fernand Dumont n'a pas répudié cet homme collectif que forme le Québec: il a su, en plus de son action d'écriture (Pour la conversion de la pensée chrétienne, *Le Lieu de l'homme*, la *Vigile du Québec* parus chez HMH), monter sur des tribunes qu'ont boudées d'autres universitaires. Sociologue de métier, ce rude métier de réflexion sur l'homme qui vaut aussi la grande théologie, Fernand Dumont est resté fidèle aux utopies, aux possibles, comme il dit. Faut-il s'en étonner chez celui qui est aussi (pourquoi aussi?) poète (*l'Ange du matin*, *Parler de septembre*). Dire encore que Fernand Dumont s'est affirmé comme croyant, c'est susciter le respect pour ceux qui cherchent le Christ, en plus de l'homme, malgré les « piétinements en cette enceinte qui enclôt nos fureurs et nos amours ». Québec français a voulu rendre hommage au nouveau récipiendaire du prix Esdras-Minville de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Nous reproduisons, ici, un extrait de l'allocution de circonstance qu'y a produite Fernand Dumont. « Creuser la terre chaque jour / Y enfouir des images / Et démêler en dessous / Les racines de la vie / Comme ce travail est long [...] ». Bonne suite de vie ensemble.

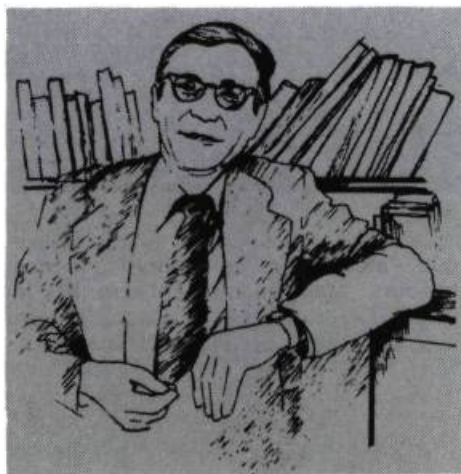
André GAULIN

J'appartiens à une génération à qui, en sa jeunesse, on aura répété de toutes les manières qu'il fallait, pour aborder les tâches de l'avenir, perdre la mémoire.

Je dois confesser, pour être juste, que cet appel venait aussi de l'intérieur de nous-mêmes. Je n'ai pas la prétention de parler au nom de tous ceux de mon âge. Les uns et les autres, nous sommes partagés selon des opinions, des idéologies, des entreprises, des options les plus diverses et selon des raisons de vivre qui atteignent souvent aux dissensions les plus vives. Nous nous rassemblons, pour la plupart, moins dans un même projet que dans une même rupture qui s'est trouvée en nos commencements. Je veux parler, bien sûr, de la Révolution tranquille dont nous avons vécu, en pleine adolescence, l'annonce et, au déclin de la jeunesse, les premiers essors. Cet entre-deux, pour un grand nombre d'entre nous, n'a pas été d'abord un changement social ou politique. Il a été un bouleversement de conscience.

Sous les changements les plus radicaux, les utopies les plus hasardeuses dont notre génération a été l'artisan, se reconnaît cette marque, cette blessure.

Cette blessure, elle fut autrement plus profonde que le refus de Duplessis, d'une pensée sclérosée, d'une religion vidée de sa substance par tant de ses représentants. Récuser des politiciens ou des idéologies, cela était relativement facile. N'est-ce pas ce par quoi doit commencer toute génération? Quitter Pamphile Lemay pour Baudelaire, le manuel scolastique pour Descartes, Durkheim ou Marx, ce n'exigeait pas un gros effort. Comment aurions-nous hésité devant la tentation d'être les titulaires de nos propres démarches de pensée, d'enchaîner avec rigueur et





acte est une scission qui déchire les liens de la vie commune et de l'amour, le tout des rapports dans lesquels il avait vécu jusque-là avec les hommes et la nature; ces beaux rapports de sa jeunesse, il les rejeta loin de lui.»

Voilà qui ressemble à ce que nous avons éprouvé. Et c'est pourquoi, ce qui avait été perdu en apparence est revenu sous une autre forme, exprimé, magnifié dans tant de chansons, de poèmes, de romans, de films, d'essais et même de théories abstraites créés par ceux de ma génération. D'une mémoire qui semblait abolie en est surgie une autre qui n'est pas moins fidèle. À mon avis, et pour l'essentiel, ce qu'on a appelé le «néo-nationalisme» des années 60 n'a pas d'autre origine. Il ne s'agit pas d'une «répétition» d'un vieux mécanisme de défense que la psychanalyse de *Cité libre* et du parti libéral n'aurait pas réussi à dissiper. Nous n'avons pas été repris par une fièvre endémique propre aux nations qui ont mal à l'âme. Nous nous sommes refait une mémoire.

Cette mémoire, elle nous aura bien servi au cours des semaines de printemps qui ont précédé le référendum et où l'on a tâché de ressusciter en nous la mauvaise conscience séculaire.

Le schéma est connu depuis la Conquête de ce pays. On nous avait confectionné une mémoire sur mesure, à double entrée. «Sortez de votre misère, nous a-t-on dit pendant des siècles; vous n'avez qu'à regarder en avant». Et chaque fois que nous étions tentés de foncer vers l'avenir, on nous a rétorqué: «Rappelez-vous votre dépendance historique, n'oubliez pas votre pauvreté séculaire, faites attention à vos vieux complexes».

Je viens de résumer une longue histoire. Je viens de résumer ce que nous avons entendu au cours de la campagne référendaire de la part de ceux qui, dans notre jeunesse, nous avaient proposé l'émancipation envers le passé et qui, en mai, nous ont supplié de dire non à la liberté. Suprême paradoxe, ils l'ont fait en prétendant nous rafraîchir la mémoire...

On a voulu réveiller, et ce sont le plus souvent des compatriotes qui s'en sont chargés, les culpabilités d'antan. On a insisté sur notre dépendance: de la péréquation aux pensions de vieillesse, il fallait nous convaincre encore une fois que, incapables de pourvoir à nos besoins, était absolument requise la charité condescendante des autres. On a surtout tenté, pensant atteindre cette fois le fond de l'âme, de nous persuader que, seuls, sans tuteur, nous ne pourrions maintenir les droits et les libertés, que le fascisme, l'intolérance, la persécution étaient nos vertus natives.

J'oserais dire que tout cela fut salutaire. Nous avons été obligés de puiser dans nos souvenirs.

Est-il vrai que nos pères n'ont pas travaillé, qu'ils furent des entretenus? Des porteurs d'eau, certes, ils l'ont été en grand nombre. Mon père le fut durant une grande partie de sa vie, au service de la Dominion Textile: six jours par semaine, de six heures du matin à six heures du soir, un dimanche sur deux, et chaque année le jour de Noël ou le Jour de l'An. Il n'a pas attendu les allocations familiales d'Ottawa ni les bourses du Conseil des Arts pour faire instruire ses deux fils. Ce n'est pas vrai — mais il fallait que nous nous en souvenions en remontant bien en-deçà de la Révolution tranquille — ce n'est pas vrai que notre peuple n'a vécu que de la bienveillance des autres.

Ce n'est pas vrai non plus que nous devons à autrui l'idéal démocratique. La liberté, l'«autorité du peuple» dont parle Vadeboncoeur dans un beau livre, nous les avons appris nous-mêmes, depuis les lendemains de la Conquête. On nous l'a heureusement raconté au collège, du temps où on y enseignait notre histoire. Il n'était quand même pas mauvais de nous remémorer les antiques batailles, les longues luttes contre l'oligarchie arbitraire et pour le gouvernement responsable, la parenté des combats de Papineau dans le Bas-Canada et de ceux de Lyon Mackenzie dans le Haut-Canada, l'alliance de La Fontaine et de Baldwin...

Ce retour en arrière, afin de reprendre le fil d'un héritage de démocratie et de liberté, restera peut-être l'acquis le plus sûr de la campagne référendaire. Oublions un peu la déception des chiffres pour remarquer à quel point, par tout le pays, le sens, le destin du Québec a fait l'objet d'une vaste discussion collective. Nous avons dû, au-delà de la stricte question constitutionnelle, refaire l'examen de nos conditions d'existence, soupeser les raisons d'être de notre société, de notre culture. Une foule de nos compatriotes, et pas seulement ceux qui ont dit oui, ont travaillé à épousseter la mémoire collective. Ce fut, j'en suis fermement convaincu, une étape importante dans le cheminement de notre difficile devenir. Après le référendum, nous sommes repartis apparemment sur les chemins familiers des luttes constitutionnelles; les mêmes impasses se profilent toujours à l'horizon. Mais nous voilà, en grande majorité, plus exigeants, plus vigilants, plus pressés d'aboutir avant la fin du monde. ■

**Fernand DUMONT**  
Septembre 1980

passion les causes et les raisons? Rien là pour émouvoir beaucoup nos enfants.

Ce fut une tout autre affaire que de devoir quitter aussi les coutumes, les genres de vie, les habiletés et les ratourages, les légendes et les croyances de nos pères. Beaucoup d'entre nous, avant d'être des enfants de collège, étaient des enfants du peuple. Quel mal ce peuple nous avait-il causé, à nous ses fils? Qu'avait-il eu à faire avec les idéologies momifiées dont on prétendait nous nourrir? Nous éloigner de lui pour suivre les voies de la science, n'était-ce point renier ce que pourtant nous ne pouvions abandonner sans tarir la source précieuse de nos enfances?

S'il s'en trouvait (il s'en trouvera sûrement) pour dénoncer là quelque vaine sentimentalité, j'appellerais le secours d'un maître étranger. Il nous arrive si souvent, pour soutenir nos réflexions, d'avoir besoin d'une caution qui, pourtant, se trouve déjà en nous-mêmes... Je songe à l'une des plus belles pages de Hegel, que je relis souvent car elle me paraît décrire infiniment mieux que le *cogito* cartésien la cassure qui engendre des pensées nouvelles. Hegel exhause jusqu'à l'invocation d'un grand mythe de culture, porte à l'universel, ce qui fut, pour beaucoup d'entre nous, petit drame personnel en une petite nation. Je transcris quelques lignes: «Dans la plaine de Mésopotamie, pour devenir un homme tout à fait indépendant et à son tour un chef, Abraham rompit complètement avec sa famille sans qu'elle l'eût offensé ni chassé; il n'avait pas éprouvé la douleur où se trahit, chez l'être victime d'un tort ou d'une cruauté, le besoin persistant d'un amour qui, blessé mais non perdu, cherche une nouvelle patrie pour y fleurir et s'y réjouir de lui-même... Son